

**INSTITUT SECULIER DES PRETRES MISSIONNAIRES DE LA ROYAUTE DU
CHRIST
(ISPMRC)**

Pistes pour la retraite annuelle de 2026

**AVEC MARC,
UN CHEMIN A LA SUITE DU ROI CRUCIFIE**

INTRODUCTION*

Perspectives de base

Lorsque nous abordons un évangile comme celui de Marc, nous avons tendance à avoir certaines idées de fond sur le livre et son auteur qui influencent la manière dont nous l'interprétons. Certaines de ces idées proviennent directement de ce que l'Église ancienne a dit sur ce livre, d'autres du contenu du livre lui-même. Si le témoignage de l'Église primitive et celui du texte coïncident, nous pouvons être raisonnablement sûrs de la justesse de nos conclusions.

Les hypothèses proposées ici semblent les plus raisonnables et aident à appliquer le message de Marc à notre situation actuelle. C'est là la raison pour laquelle nous lisons son évangile. Ce qui nous intéresse n'est pas seulement de savoir quand, où, pour qui ou par qui il a été écrit. Nous voulons découvrir ce que Dieu nous dit aujourd'hui à travers cet évangile. Si nous comprenons la situation de Marc et voyons qu'elle est en quelque sorte semblable à la nôtre, il devient plus facile d'appliquer le message à notre vie.

La Vocation dans la Sécularité (Const. Art. 1-5)

L'Évangile de Marc définit la séquelle comme un « chemin » (*hodos*). Pour un prêtre de l'Institut, ce chemin ne l'extrait pas du monde, mais l'y consacre. Comme le disent nos Constitutions (Art. 1), l'Institut répond à la vocation d'« une profession vraie et complète des conseils évangéliques dans le siècle », c'est-à-dire d'un témoignage dans les réalités temporelles. Marc nous enseigne que ce témoignage n'est pas triomphalisme, mais présence du grain de blé caché dans la terre (Mc 4,26-29).

Nos Constitutions sont la « Règle » qui actualise l'Évangile de Marc et l'esprit de François dans notre vie. Elles ne sont pas des fardeaux, mais des « instruments de liberté et d'amour » pour être des hérauts authentiques du Christ roi.

Le premier évangile

Marc fut probablement le premier des quatre évangiles et pourrait avoir été le tout premier véritable évangile jamais écrit. Marc pourrait avoir inventé la forme littéraire que nous appelons « évangile ». Rien de semblable ne semble avoir existé dans le monde antique. Il est probable que les autres évangélistes connaissaient Marc, et que Matthieu et Luc aient utilisé son évangile dans la rédaction des leurs (en y ajoutant naturellement d'autre matériel provenant de sources diverses, telles que « Q » et d'autre matériel propre à chacun).

La « bonne nouvelle » avait certainement été annoncée oralement bien avant d'être mise par écrit. Il existait probablement déjà de courts recueils de paroles et de faits de Jésus avant la rédaction de Marc. Il existait peut-être déjà un récit écrit de la dernière semaine de la vie de Jésus, y compris la passion, étant donné son importance.

Il est probable que beaucoup de ces traditions aient été rassemblées pour la première fois dans l'évangile de Marc. Cela peut expliquer pourquoi le texte paraît parfois un peu « rude ». D'autres, cependant, y voient une disposition savante du matériau et attribuent l'apparente simplicité au fait que Marc ait fidèlement conservé des traditions anciennes sans trop les modifier.

* Cf. Alan Cole, *New Bible Commentary*, 1994⁴.

Datation

L'évangile de Marc fut probablement écrit assez tôt, peut-être entre 60 et 70 apr. J.-C., soit environ trente ans après la mort du Christ. Il se situerait donc vers l'époque de la mort de Paul et de Pierre (vers 62-64 apr. J.-C.) et peu avant la destruction de Jérusalem par les Romains en 70 apr. J.-C.

Même si une date ultérieure ne changerait pas fondamentalement les choses, une date antérieure à 70 s'accorde mieux à la fois avec les témoignages de l'Église ancienne et avec ce que l'évangile lui-même laisse entendre. Par exemple, au chapitre 13, Jésus prophétise la chute de Jérusalem, mais rien n'indique que cette prophétie était déjà accomplie au temps de Marc.

Auteur

Le livre fut probablement écrit par Jean-Marc, mentionné plusieurs fois dans le Nouveau Testament (par exemple en Actes 12,12). Nous disons « probablement » car nous n'en avons pas de certitude absolue. L'évangile n'indique pas explicitement le nom de son auteur (le titre initial ne fait pas partie du texte original), mais l'Église ancienne n'a jamais douté de l'attribuer à Marc.

Jean-Marc n'était pas une figure célèbre comme Paul ou Pierre ; il n'y aurait donc eu aucune raison de lui attribuer l'évangile si cela n'avait pas été vrai. Il fut collaborateur de Paul, de Barnabé (son cousin ; Col 4,10) et de Pierre. Ce dernier lien pourrait être particulièrement important.

Il vécut probablement à Jérusalem et connut de nombreux disciples de Jésus, même s'il était trop jeune pour l'avoir été lui-même. Si l'Église se réunissait dans la maison de sa mère (Ac 12,12), il est possible que la Dernière Cène s'y soit déroulée. En tout cas, il aurait été un témoin précieux, surtout des événements de la dernière semaine.

L'influence de Pierre

L'Église primitive croyait que Marc avait reçu beaucoup d'informations de Pierre, puisqu'il n'avait pas été un disciple direct de Jésus durant sa vie terrestre. Nous ne pouvons pas le prouver avec certitude, mais nous savons que Marc et Pierre se trouvèrent ensemble à Rome (1 P 5,13) et que Pierre désirait laisser un témoignage écrit de ses souvenirs (2 P 1,15). Beaucoup de Pères de l'Église pensaient que l'évangile de Marc était précisément ce document.

Dans l'évangile, il y a des détails qui semblent provenir des souvenirs personnels de Pierre, en particulier dans des épisodes où seuls Pierre, Jacques et Jean étaient présents. En outre, l'évangile est étonnamment peu indulgent envers Pierre, mettant en lumière ses erreurs : il est difficile d'imaginer que ces éléments aient été inclus sans son consentement.

Lieu de composition

Si Pierre fut la source principale, il est probable que l'évangile ait été rédigé à Rome, où Pierre subit le martyre en 62-64 apr. J.-C. Les témoignages anciens indiquent Rome (ou du moins l'Italie) comme lieu d'origine, même si certains proposent Alexandrie.

Rome était une grande métropole, avec des millions d'habitants, et connaissait des problèmes de dégradation urbaine, de pollution et de communication. Le contexte de Marc n'est pas si éloigné du nôtre : cela rend son évangile particulièrement actuel.

But de l'évangile

Marc semble avoir écrit avec plusieurs finalités.

1. Rendre l'Évangile accessible aux païens Rome était une ville païenne, avec toutefois une présence juive significative. L'évangile de Marc explique des termes et des coutumes juives, signe qu'il s'adresse à des lecteurs non juifs. C'est pourquoi il cite moins l'Ancien Testament que Matthieu. L'évangile a une forte dimension missionnaire : il évite un langage « d'initiés » et se concentre sur l'essentiel. C'est une leçon toujours actuelle : le jargon ecclésiastique (c'est-à-dire le langage interne à l'Église) peut être incompréhensible pour ceux qui sont à l'extérieur.
2. Encourager ceux qui affrontent la persécution Rome fut un lieu de persécutions, en particulier sous Néron (54-68 apr. J.-C.). L'évangile montre la souffrance du Christ et prépare les croyants à affronter l'épreuve. C'est un évangile pour une Église minoritaire vivant dans un environnement hostile.
3. Défendre la foi Marc montre que Jésus ne fut pas un révolutionnaire politique contre Rome. Les accusations portées contre lui étaient fausses. Le christianisme n'est pas une menace politique mais une réalité spirituelle.
4. Expliquer le sens de la croix La mort de Jésus ne fut pas un accident tragique, mais faisait partie du plan de Dieu. Le « mystère du royaume » (Mc 4,11) est que le royaume vient à travers la souffrance du Messie. Ce fut un scandale pour beaucoup, et cela l'est encore aujourd'hui. Jésus est le Fils de Dieu, proclamé tel par le Père lors du baptême et de la transfiguration. Cependant, il maintient ce qu'on appelle le « secret messianique » : il ne révèle pas ouvertement son identité avant que ne vienne l'heure de la croix. Le secret se dévoile pleinement au pied de la croix, dans la confession du centurion (Mc 15,39) et dans la résurrection.

La Théologie de la croix et la royauté

Chez Marc, le titre « roi » apparaît presque exclusivement pendant la Passion. C'est un titre ironique pour le monde, mais prophétique pour la foi. La royauté du Christ est indissociable de son dépouillement. Pour un prêtre consacré dans la sécularité, cela signifie que la mission dans le monde n'est pas une conquête d'espaces de pouvoir, mais une présence « mineure » qui, comme le levain, transforme la masse de l'intérieur par le sacrifice de soi.

La fin abrupte de l'évangile

Marc se termine de manière brusque. La finale longue (Mc 16,9-20) n'apparaît pas dans les manuscrits les plus anciens et n'a probablement pas été écrite par Marc.

Il est possible que Marc ait volontairement conclu par la décision des femmes de ne rien dire à personne, laissant le témoignage de la résurrection être proclamé oralement par les témoins vivants. Les autres évangiles, écrits plus tard, incluent des récits plus complets des manifestations pascales du Ressuscité.

STRUCTURE DE L'ÉVANGILE

L'évangile n'est pas un recueil hasardeux d'épisodes, mais possède une structure claire :

1. Mc 1–8 : Ministère public et manifestation du royaume
2. Mc 9–10 : Enseignement aux disciples
3. Mc 11–16 : Dernière semaine, passion, mort et résurrection

Un tiers de l'évangile est consacré à la semaine finale : la théologie de Marc est une théologie de la croix. Marc écrit après la Pentecôte, mais il ne place pas l'Esprit au centre de manière autonome : l'Esprit est toujours lié à la personne de Jésus. Le centre, c'est le Calvaire, non la Pentecôte.

Proposition ternaire

1,1–8,26 – Annonce du royaume

- 1,1-20 Fondements
- 1,21–3,35 Signes
- 4,1-34 Paraboles
- 4,35–8,26 Signes

8,27–10,52 – Le royaume a un coût

- 8,27–9,13 Le coût pour Jésus
- 9,14–10,52 Le coût pour les autres

11,1–16,20 – L'instauration du royaume

- 11,1–13,37 Avertissements
- 14,1-52 L'aube du royaume
- 14,53–15,47 Le couronnement du roi
- 16,1-20 La revendication du roi

Proposition binaire

L'Évangile est construit autour de deux grandes questions :

- *Première partie (1,1 – 8,26) : Qui est celui-ci ?* Jésus agit avec puissance, mais impose le silence (le secret messianique). La foule est enthousiaste, mais les disciples sont « aveugles ».
- *Deuxième partie (8,27 – 16,8) : Comment suivre celui-ci ?* Après la confession de Pierre à Césarée de Philippe, Jésus révèle que le Fils de l'homme doit souffrir. Le chemin se déplace de la Galilée vers Jérusalem. C'est la section de l'enseignement aux disciples.

PISTES

Méditation 1 : L'appel et la rupture des hésitations (Mc 1,16-20)

Le primat de l'initiative divine

Le passage commence avec Jésus qui « passe le long de la mer ». Chez Marc, la mer est souvent un lieu de chaos, mais ici c'est le cadre de la vie quotidienne. Jésus ne va pas au Temple chercher des scribes ; il s'adresse à des hommes au travail. Le texte grec souligne l'immédiateté : euthys (aussitôt). Jésus voit Simon et André pendant qu'ils « jettent leurs filets ». Ils ne sont pas en prière, ils sont plongés dans le labeur. L'appel est un impératif : « Suivez-moi » (Deute opiso mou). Littéralement : « Venez derrière moi ». Le disciple ne marche jamais aux côtés du Maître comme un égal, ni devant lui comme un guide ; il se tient derrière. La promesse — « je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes » — n'annule pas leur identité précédente, mais la transfigure. Il y a cependant une rupture nécessaire : « Ils laissèrent les filets ». Pour Marc, la sequela est une question de « laisser ». Sans le vide des mains, on ne peut saisir la Parole du roi.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano

Thomas de Celano, dans la *Vita Prima*, décrit le moment où François comprend sa vocation non plus comme celle d'un chevalier au service d'un comte terrestre, mais du « Grand roi ». Le moment de la rupture est magistralement décrit au chapitre VII :

« Tandis que François était tout absorbé par ces visions... une nuit lui apparut un personnage qui l'appela par son nom et le conduisit dans un palais d'une immense beauté... rempli d'armes de toutes sortes... et lui dit que tout ce palais et ces armes lui appartenaient, à lui et à ses chevaliers » (1Cel 5).

Au début, François interprète cela de manière mondaine (devenir un prince). Mais le véritable appel se produit dans le silence. Celano note comment François doit « laisser les filets » de ses ambitions sociales. La citation clé pour nous, prêtres, se trouve au chapitre VIII, où François vend tout ce qu'il possède pour réparer l'église :

« François, le héraut de Dieu, ne trouva pas de paix tant qu'il n'eut pas accompli ce qu'il avait dans le cœur... Il se dépouilla de ses vêtements, les donna aux pauvres et se mit à servir Dieu dans l'humilité » (1Cel 8).

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

En tant que missionnaires de la royauté, nous sommes souvent immergés dans la « mer » de la sécularité. La tentation est de croire que notre ministère dépend de notre efficacité organisationnelle (les « filets »).

- Quels filets suis-je en train de réparer avec trop d'anxiété ? Peut-être le filet du consentement social, ou celui de la sécurité économique ?
- L'immédiateté de Marc : Y a-t-il un « aussitôt » que Dieu me demande aujourd'hui, une décision remise à plus tard qui bloque ma course derrière le roi ?
- La Minorité : François quitte le palais pour la grotte. Suis-je, en tant que prêtre consacré, prêt à perdre le prestige du « rôle » pour gagner la liberté du Héraut ?

Jésus appelle « en passant », il intercepte les disciples dans leur travail. Cela résonne profondément avec l'Article 1 des Constitutions : la nôtre est un appel à vivre « la consécration à Dieu dans le monde à travers l'exercice du ministère presbytéral ». Comme les premiers apôtres ont laissé les filets, le missionnaire de la royauté est appelé à une liberté intérieure qui le rende « totalement disponible à Dieu et aux frères » (Art. 23), en dépassant l'attachement à ce qui empêche la mission séculière.

Méditation 2 : La rencontre avec le lépreux (Mc 1,40-45)

La violation de la loi par amour

La rencontre entre Jésus et le lépreux est l'un des moments les plus subversifs de l'Évangile de Marc. La Loi (Lévitique 13-14) imposait la distance : le lépreux était un mort-vivant, l'emblème du péché et de l'impureté. Marc écrit que Jésus « en eut compassion » (*splanchisthéis*), un terme qui indique un frémissement viscéral, une douleur physique au ventre. Mais le geste est encore plus fort : « Il tendit la main, le toucha ». Jésus enfreint le tabou. En touchant le lépreux, Jésus devient impur selon la Loi. C'est là que se trouve le cœur de la royauté du Christ : Il ne règne pas en protégeant sa propre pureté, mais en se laissant « contaminer » par la douleur humaine pour la guérir. La royauté est proximité extrême. Le résultat est que le lépreux est guéri, mais Jésus « ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville » : le roi assume sur lui l'exclusion du marginalisé.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano

Pour François, la rencontre avec les lépreux n'est pas un détail, mais le commencement de sa vie évangélique. Celano consacre des pages vibrantes à ce moment (Chapitre VII). François éprouvait une horreur naturelle pour les lépreux, presque une idiosyncrasie physique.

« Parmi tous les maux de la misère humaine, François éprouvait une horreur naturelle pour les lépreux ; mais un jour... il rencontra un lépreux. Se souvenant du propos de perfection déjà conçu... il descendit de cheval et courut l'embrasser. Tandis que le lépreux lui tendait la main comme pour recevoir l'aumône, François la lui baisa, puis lui donna le baiser de paix » (1Cel 17).

Celano commente qu'à partir de ce moment François commença à fréquenter leurs hospices, lavant leurs corps et baisant leurs plaies. Ce qui auparavant était « amer » devint « douceur d'âme et de corps ». François imite à la lettre le « toucher » de Jésus en Mc 1. Il ne fait pas de l'assistance sociale ; il accomplit un acte d'adoration envers le roi présent dans la chair meurtrie. C'est là le modèle de notre « sécularité consacrée ».

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

Le prêtre de la royauté est appelé à demeurer dans le monde sans être du monde, mais cela ne signifie pas rester à distance de sécurité des « lèpres » contemporaines.

- Qui est mon lépreux ? Cette catégorie de personnes, ce collègue, ce paroissien ou ce pécheur qui provoque en moi un rejet instinctif ?

- Le courage de toucher : En tant que consacré dans le monde, suis-je capable d'une proximité physique et spirituelle qui brise les barrières du préjugé ? Ma « pureté » sacerdotale est-elle une barrière ou un pont ?
- La substitution : Jésus devient « impur » à la place du lépreux. Suis-je disposé à perdre ma « bonne réputation » pour me tenir aux côtés de celui qui est mis à l'écart par la société ou par l'institution ecclésiastique elle-même ?

Le « toucher » de Jésus envers le lépreux est le cœur de la charité pastorale. Notre engagement vise à « orienter vers le Christ toutes les réalités humaines ». Toucher la lèpre du monde (solitude, injustice, péché) n'est pas une option, mais la manière dont le prêtre « exerce sa charge comme un service d'amour » (Art. 5g).

Méditation 3 : « Rester avec Lui » (Mc 3,13-15)

La primauté de l'être sur le faire

Dans le troisième chapitre de Marc, nous assistons à un moment de rupture institutionnelle. Jésus « monte sur la montagne ». Dans la géographie théologique de Marc, la montagne n'est pas seulement un lieu physique, mais l'espace de la révélation et de l'intimité divine, parallèle au Sinaï. Jésus « appela à lui ceux qu'il voulait, et ils vinrent à lui ». Il y a une souveraineté absolue dans cet appel : ce n'est pas un recrutement fondé sur le volontariat ou les compétences, mais un acte de pure volonté royale.

L'objectif de l'appel est exprimé par Marc avec une précision chirurgicale à travers deux verbes coordonnés : « Il en institua Douze pour qu'ils soient avec lui et pour les envoyer prêcher » (Mc 3,14). Notons l'ordre : le « rester avec Lui » précède l'« envoyer ». Pour Marc, la mission n'est pas une activité qui s'ajoute à la vie du disciple, mais le trop-plein d'une intimité vécue. Si le disciple ne « reste » pas avec le Maître, ce qu'il prêchera ne sera pas l'Évangile du royaume, mais une idéologie personnelle ou un moralisme fatigué. Le « rester » implique une assimilation : les Douze doivent apprendre les gestes de Jésus, ses silences, sa manière de regarder les pauvres et de prier le Père. Dans un monde qui court, Marc propose la « halte » comme l'acte le plus prophétique et subversif du disciple.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano : la « cellule du cœur »

Thomas de Celano nous offre un portrait extraordinaire de la première communauté franciscaine à Rivo Torto, un lieu qui incarne parfaitement ce « rester avec Lui » au cœur même de la précarité. Au chapitre XVI de la Vita Prima, Celano décrit comment François et ses premiers compagnons vivaient dans un taudis abandonné, si étroit qu'ils pouvaient à peine s'asseoir. Et pourtant, c'est précisément là que l'intimité avec Dieu était absolue. Il n'y avait en ce lieu aucune commodité d'un oratoire pour prier... mais comme ils n'avaient pas de lieu sacré, ils faisaient de leur propre cœur un autel. Ils ne possédaient pas de livres liturgiques, mais ils lisaient sans cesse dans le livre de la Croix du Christ, méditant jour et nuit sur l'exemple de son humilité (cf. 1Cel 42-43).

François enseignait que le disciple doit toujours porter avec lui une « cellule intérieure ». Peu importe qu'on soit dans les rues ou sur les marchés : l'esprit doit rester ferme en Dieu. Celano souligne que

François s'efforçait de cacher dans le secret du cœur les faveurs divines, pour ne pas paraître digne de louange. Tel est le secret de la royauté franciscaine : une autorité qui naît du recueillement et de la contemplation absorbée, même lorsqu'on est entouré par la foule.

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

Pour un prêtre consacré dans la sécularité, la tension entre « rester » et « aller » est le pain quotidien. La mission dans le monde risque souvent de devenir un activisme stérile si elle n'est pas enracinée dans cette « cellule du cœur » dont parle Celano.

La tentation du fonctionnaire : nous sommes tentés de mesurer l'efficacité de notre ministère aux résultats pastoraux, aux réunions, aux œuvres. Marc nous rappelle que le premier devoir du prêtre est de « rester avec Lui ». Ma journée a-t-elle un centre de gravité contemplatif ou est-elle une poursuite haletante d'échéances ?

La Montagne dans la ville : en tant que Missionnaires de la royauté, notre « montagne » est souvent le bureau, l'hôpital, la rue. Suis-je capable de transformer mon engagement séculier en un autel, comme les premiers frères à Rivo Torto ? Ma prière est-elle une évasion du monde ou le lieu où j'apporte le monde devant le roi ?

Le choix des Douze : Jésus appelle « ceux qu'il voulait ». Notre vocation est un mystère de prédilection. Vivre le « rester avec Lui », c'est renouveler chaque jour l'étonnement d'avoir été choisis non parce que meilleurs, mais parce qu'aimés. Cet étonnement est la seule défense contre le cynisme sacerdotal.

Marc pose le « rester avec Lui » comme condition de la mission. Nos Constitutions (Art. 5c) sont explicites. La vie spirituelle du missionnaire doit être nourrie par une profonde « communion avec le Christ ». Sans cette intimité, le service dans le siècle devient activisme.

Méditation 4 : Le Héraut du grand roi (Mc 8,27-38)

Le paradoxe de la royauté souffrante

Le passage de Césarée de Philippe est le tournant de l'Évangile de Marc. À la question de Jésus « Et vous, qui dites-vous que je suis ? », Pierre répond correctement : « Tu es le Christ ». Mais dès que Jésus commence à expliquer ce que signifie être le Messie – à savoir qu'il doit « beaucoup souffrir, être rejeté et tué » – Pierre le reprend. Ici, Marc met à nu la grande tentation de tout disciple : vouloir un Christ sans Croix, une royauté puissante et triomphante selon les logiques humaines.

Jésus réagit avec une dureté inouïe : « Passe derrière moi, Satan ! ». Le terme 'satan' désigne ici « celui qui met des obstacles sur le chemin de Dieu ». « Passe derrière moi » (*hypage opiso mou*) est le même appel que celui de la vocation initiale : Pierre doit revenir à sa place de disciple, cesser de vouloir guider le Maître. La royauté de Jésus se révèle dans le « se renier soi-même ». Pour Marc, la véritable identité du disciple ne se trouve pas dans l'affirmation de l'ego, mais dans le fait de perdre sa propre vie pour l'Évangile. Seul celui qui accepte d'être un « perdant » aux yeux du monde peut être un « vainqueur » dans le royaume de Dieu.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano : Le héraut blessé

L'épisode le plus célèbre qui illustre cette dynamique est le récit de François agressé par des brigands, rapporté par Celano au chapitre VII. François marche en chantant les louanges de Dieu en langue française, lorsque des malfaiteurs l'arrêtent en lui demandant qui il est. Il répond avec fierté : « Je suis le héraut du grand roi ! ».

Les brigands le battent et le jettent dans une fosse pleine de neige, en se moquant de lui : « Reste là, grossier héraut de Dieu ! ». Mais Celano note une réaction déconcertante :

« Dès qu'ils furent partis, il sauta hors de la fosse et, tout joyeux, se remit à chanter à pleine voix les louanges du Créateur de toutes choses... Son âme était plus grande que la souffrance, parce qu'elle portait en elle la gloire de son Seigneur » (1Cel 16).

François ne s'offense pas, car il n'a plus de « moi » à défendre. Sa dignité de « héraut » ne dérive pas du respect que les autres lui portent, mais de la certitude d'appartenir à un roi qui a vaincu la mort à travers l'humiliation. Telle est la parfaite allégresse : non pas l'absence de problèmes, mais la joie d'être traité comme l'a été le Maître.

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

Être « Missionnaires de la royauté » signifie être les hérauts d'un roi que le monde a crucifié.

- La tentation de Pierre : Nous aussi, nous aimerions souvent une Église influente, respectée, capable d'imposer ses valeurs par la force de la politique ou de la culture. Sommes-nous prêts à accepter la « défaite » évangélique ? Acceptons-nous que notre annonce soit rejetée ou raillée, sans perdre la paix ?

- L'identité d'Héraut : François se définit comme héraut même lorsqu'il est nu et frappé. Mon identité sacerdotale dépend-elle des titres, du rôle social ou de la profonde conviction d'appartenir au Christ ? Si l'on m'enlevait tout ce que je « fais », resterait-il encore en moi la joie d'« être » à Dieu ?

- Se renier soi-même : Dans la vie séculière, cela signifie ne pas chercher sa propre gloire professionnelle ou personnelle, mais agir afin que « Lui croisse et que je diminue ». Mon travail dans le monde est-il un piédestal pour moi-même ou une estrade pour le Christ ?

Le « se renier soi-même » de Marc est la base de l'obéissance et de la dédicace totale. L'Article 22 des Constitutions nous demande de vivre l'obéissance « dans l'imitation intérieure de Jésus ». Être hérauts du roi signifie ne pas chercher son propre prestige professionnel, mais la gloire du Christ en tout milieu.

Méditation 5 : Le Dépouillement (Mc 10,17-31)

Le regard d'amour et le piège des richesses

Marc est le seul évangéliste à noter un détail psychologique fondamental dans l'entretien avec l'homme riche : « Jésus, fixant son regard sur lui, l'aima » (Mc 10,21). La proposition de dépouillement n'est pas une punition, mais un acte d'amour. Jésus veut libérer cet homme de ce qui l'empêche de courir. L'homme riche est un observateur de la Loi, il est « bon », mais il est lesté. Ses « grandes richesses » ne sont pas seulement de l'argent, mais des sécurités, des habitudes, un statut.

Jésus enseigne que la richesse est un « piège » qui rend presque impossible l'entrée dans le royaume. Non pas parce que l'argent serait intrinsèquement mauvais, mais parce qu'il occupe la place de Dieu dans le cœur. Le « cent fois plus » promis à celui qui laisse tout n'est pas une récompense matérielle future, mais une nouvelle qualité de vie dans le présent : celui qui ne possède rien possède tout d'une manière nouvelle, à travers la gratuité et la fraternité des « maisons, frères, sœurs et mères » qui forment la communauté des disciples. Cependant, Marc ajoute réalistement : « avec des persécutions ». La pauvreté évangélique est une royauté qui ne craint pas le conflit avec le monde.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano : Le dépouillement public

L'exemple suprême de ce passage est la scène du procès devant l'évêque d'Assise, décrite par Celano avec une force dramatique insurpassée. François, pour rompre tout lien avec les logiques de possession incarnées par son père Pierre de Bernardone, accomplit le geste radical :

« Il ne supporta ni délais ni hésitations... il se dépouilla de tous ses vêtements et les jeta dans les bras de son père, restant nu devant tous. Il ne garda même pas ses caleçons, couvert seulement de la main de l'évêque... Ainsi, délivré de tout lien terrestre, il dit : “Jusqu'à présent je t'ai appelé père sur la terre ; désormais je dirai avec confiance : Notre Père qui es aux cieux” » (1Cel 14-15).

Pour Celano, ce n'est pas une scène de rébellion, mais de libération. François se dépouille pour « suivre nu le Christ nu ». Sa pauvreté est la condition de sa royauté : n'ayant rien en propre, il peut tout recevoir comme un don. Celano souligne que François « avait le money en horreur » parce qu'il le considérait comme une idole qui divise les frères et obscurcit la providence du roi.

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

Pour le prêtre missionnaire de la royauté, la pauvreté ne consiste pas nécessairement à ne pas avoir de biens (vivant dans le siècle), mais à ne pas en être possédé.

Les « grandes richesses » mentales : Parfois nos richesses sont nos schémas mentaux, nos prétentions d'avoir raison, notre culture académique utilisée comme barrière. Suis-je prêt à me laisser « fixer et aimer » par Jésus jusqu'au point de lâcher ces défenses ?

La nudité sacerdotale : François nu devant l'évêque nous interroge sur notre transparence. Combien de ma vie est construite pour paraître et combien pour être devant le Père ? Ma consécration est-elle une « cuirasse » ou un chemin de dépouillement ?

L'usage des biens : Comment vis-je le rapport à l'argent et aux commodités dans mon milieu de travail ? Mon style de vie témoigne-t-il de la sobriété du royaume ou se camoufle-t-il de façon acritique dans le consumérisme environnant ? Rappelons que pour François la pauvreté est « Madame », c'est-à-dire une reine à laquelle rendre honneur.

Jésus aime le jeune riche mais lui demande de tout laisser. L'Article 20 de nos Constitutions délimite la « pauvreté » non seulement comme renoncement, mais comme un moyen de « tenir le cœur libre des biens terrestres ». Le prêtre missionnaire, tout en vivant dans le siècle, doit user des biens du monde avec liberté d'esprit, en imitant le dépouillement de François.

Méditation 6 : La minorité et le pouvoir (Mc 10, 42-45)

La subversion des pyramides du pouvoir

En Marc 10, la demande de Jacques et Jean de siéger aux places d'honneur suscite l'indignation des dix autres. Jésus saisit l'occasion pour définir la nature unique de sa royauté. Il met en parallèle deux modèles de pouvoir : celui des nations, où les chefs « dominant en maîtres » (*katakyrieuousin*) et les grands « font sentir leur pouvoir » (*katexousiazousin*), et celui du royaume. Le préfixe kata- en grec suggère un pouvoir qui écrase vers le bas.

Jésus répond par un sec : « Il n'en est pas ainsi parmi vous ». Dans le royaume de Dieu, la grandeur est proportionnelle au service. Jésus emploie deux termes précis : *diakonos* (serviteur, celui qui sert à table) et *doulos* (esclave, celui qui ne s'appartient pas à lui-même). La royauté du Christ atteint son sommet au verset 45 : « Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon (*lytron*) pour la multitude ». La « rançon » était le prix payé pour libérer un esclave. Le Christ roi est celui qui paie de sa propre liberté pour rendre aux autres leur dignité. Son trône est le service, sa couronne est le don de soi.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano : la naissance des « Mineurs »

Thomas de Celano consacre un chapitre fondamental (Chapitre XV) au choix du nom de l'Ordre, qui exprime parfaitement cette exégèse marcienne. François ne voulut pas que les siens soient appelés « grands », mais choisit un nom indiquant leur position sociale et spirituelle.

« Tandis qu'on écrivait dans la Règle ces mots : "Qu'ils soient mineurs", dès qu'il entendit cette expression, François s'écria : "Je veux que cette fraternité soit appelée Ordre des Frères mineurs" » (1Cel 38).

Celano explique que François souhaitait que ses frères soient « mineurs » non seulement de nom, mais en fait : ils devaient occuper la dernière place, servir les lépreux et les pauvres, et ne jamais rechercher des positions d'autorité. François lui-même, bien qu'étant le fondateur, vivait dans un état de constante soumission. Celano écrit :

« Il était le plus saint parmi les saints, et parmi les pécheurs il était comme l'un d'eux » (1Cel 83). François incarne la royauté du *doulos* : il n'a rien à défendre car il a renoncé à toute prétention de supériorité, devenant ainsi libre de tous aimer.

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

Pour un Prêtre Missionnaire de la royauté, le défi est de vivre l'autorité sacramentelle liée à son ministère à travers le style de la minorité.

Le pouvoir dans le « siècle » : Dans ton travail ou dans ton ministère, es-tu tenté de « dominer en maître » en utilisant ton rôle ou ta compétence pour écraser les autres ? Jésus dit : « Qu'il n'en soit pas ainsi parmi vous ». Comment peux-tu transformer ta charge ou ta responsabilité en *diakonia* ?

Le prix de la rançon : Être prêtres de la royauté signifie être prêts à payer de sa personne pour la paix et la réconciliation des autres. Quel est le « prix » (en termes de temps, de patience, ou de renoncement au prestige) que tu paies aujourd'hui pour « racheter » ceux qui te sont confiés ?

La Minorité sacerdotale : François voulait que les frères soient « soumis à toute créature ». Comment vis-tu la relation avec les laïcs et avec tes supérieurs ? La tienne est-elle une royauté qui sert ou une royauté qui se fait servir par les structures et par les personnes ? L'esprit de minorité et de fraternité doit animer chaque relation, pour servir et non pour être servi. Notre autorité sacerdotale n'est légitime que si elle est vécue comme diaconie. Comme le proclame l'Article 30, le prêtre de la royauté est « ministre crédible de la Parole » pour l'édification des frères, jamais pour son propre pouvoir.

Méditation 7 : L'Obéissance à Gethsémani (Mc 14, 32-42)

L'agonie du Roi dans le silence du Père

Le récit de Gethsémani chez Marc est cru et dépourvu d'enjolivements. Jésus « commença à ressentir frayeur et angoisse ». Il n'est pas le héros stoïque qui affronte la mort avec détachement, mais le Fils qui fait l'expérience du poids du péché et de la solitude extrême. Les disciples, ses amis les plus intimes, dorment. Jésus tombe à terre - un geste de dépouillement total - et prie : « Abba, Père, tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe ! Pourtant, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux ».

Le terme Abba exprime une intimité enfantine, mais il est prononcé ici au moment du silence de Dieu. La royauté de Jésus se manifeste comme obéissance filiale radicale. Il ne suit pas son propre instinct de survie, mais se remet au projet du Père, même lorsque celui-ci passe par l'échec humain de la croix. La coupe ne lui est pas retirée, mais elle est bue avec amour. Marc souligne le contraste : tandis que Jésus lutte et vainc dans l'obéissance, les disciples échouent parce que « l'esprit est ardent, mais la chair est faible ».

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano : l'obéissance crucifiée

Vers la fin de sa vie, François vit son propre Gethsémani. Malade, presque aveugle, il voit l'Ordre qu'il a fondé prendre des directions qui l'attristent. Thomas de Celano décrit sa réaction non comme une rébellion, mais comme une immersion totale dans la volonté de Dieu. Au Chapitre VIII de la Seconde Partie, Celano rapporte comment François, bien que souffrant atrocement, ne cherchait pas sa propre volonté :

« Toutes ses forces l'abandonnaient, et François fut réduit à l'immobilité... Pourtant, lorsqu'un frère lui demanda s'il préférerait supporter cette souffrance ou le martyre, il répondit : "Ô fils, ce qu'il plaît à Dieu de faire de moi et en moi m'a toujours été très cher" » (1Cel 107).

François considérait l'obéissance comme la « mort du moi ». Il se considérait comme un corps mort entre les mains de ses supérieurs ou de la providence. Comme Jésus à Gethsémani, François ne demande pas que la souffrance lui soit retirée, mais qu'elle soit transfigurée par l'union avec la volonté du Roi. Celano note que sa prière constante était : « Mon Dieu et mon Tout ». Dans cette soumission absolue réside sa suprême royauté sur le monde et sur les passions.

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

Le prêtre de la royauté est un homme de « frontière » qui fait souvent l'expérience de la solitude de Gethsémani. L'obéissance de Jésus est un « oui » dans l'obscurité. Gethsémani est le lieu où se forge la fidélité du missionnaire qui, malgré la « chair faible », demeure vigilant dans la prière. Nos Constitutions (Art. 5c ; 19 ; 31) voient dans l'obéissance aux nécessités de l'Église locale le moyen de participer au mystère rédempteur.

- **Ma « coupe »** : Quelle est la situation difficile, la maladie, l'échec pastoral ou professionnel que tu voudrais aujourd'hui éloigner de toi ? Parviens-tu à prononcer l'« Abba » de Jésus dans l'obscurité de cette épreuve ?
- **La vigilance contre le sommeil** : Les disciples dorment tandis que le monde souffre et que Jésus agonise. En tant que prêtre dans le siècle, es-tu éveillé aux besoins spirituels et moraux de ceux qui t'entourent, ou t'es-tu « endormi » dans la routine et le bien-être ?
- **Obéissance comme royauté** : Nous pensons souvent qu'être libre signifie faire ce que nous voulons. Le Christ et François nous enseignent que la vraie royauté est la liberté de dire « Oui » à Dieu contre nos désirs immédiats. Où sens-tu que ta volonté résiste au projet de Dieu ?

Méditation 8 : Le Messie Crucifié (Mc 15, 33-39)

La révélation du roi dans le paradoxe de la mort

Chez Marc, le moment de la mort de Jésus est le sommet de la révélation. Lorsque Jésus pousse un grand cri et expire, deux faits symboliques se produisent : le voile du temple se déchire et un centurion païen fait profession de foi. Le voile déchiré indique que la royauté de Dieu n'est plus enfermée dans le Temple, mais qu'elle est accessible à tous à travers la chair déchirée du Christ.

Le centurion, voyant Jésus « mourir de cette manière », dit : « Vraiment cet homme était Fils de Dieu ». C'est déconcertant : le centurion ne croit pas parce qu'il voit des miracles ou des triomphes, mais parce qu'il voit « comment » Jésus meurt - avec amour, dans le pardon, se remettant au Père. C'est là la royauté paradoxale de l'Évangile de Marc : le roi est nu, moqué, abandonné, et pourtant c'est précisément là que brille son identité divine. Pour Marc, on ne peut connaître qui est Jésus que si on le regarde sur la Croix. La Croix est le trône depuis lequel le roi attire tous les hommes à lui.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano : le sceau des Stigmates

Thomas de Celano décrit l'événement des Stigmates (Seconde Partie, Chapitre III) comme l'union définitive de François avec la royauté du Crucifié. François ne voulait pas seulement imiter Jésus en paroles, mais voulait « sentir dans son corps » la douleur et l'amour de la Passion.

« Le vénérable père portait imprimés dans sa chair les cinq signes de la passion et de la croix, comme s'il avait été attaché à la croix avec le Fils de Dieu lui-même. Ce sacrement est grand et manifeste la sublimité de la prérogative de l'amour » (1Cel 94-95).

Pour Celano, les stigmates sont le « diplôme de royauté » de François. Il devient une icône vivante du Christ. Mais il note un détail important : François cherchait à cacher ces signes. Sa royauté n'était pas exhibée, mais vécue dans le secret.

« Il s'efforçait avec le plus grand soin de tenir cachés ces signes précieux... pour ne pas paraître digne de louange » (1Cel 95). La gloire du Saint est la gloire du Crucifié : une gloire qui ne brille pas d'une lumière mondaine, mais d'un amour blessé.

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

Être prêtre de la royauté signifie porter dans le monde les « stigmates » du Christ. La royauté resplendit sur la Croix. L'Article 4 des Constitutions affirme que « la vie intérieure et le service pastoral des Membres de l'Institut trouvent leur motif et leur élan dans la théologie de la royauté du Christ ». Cette sanctification passe par la croix quotidienne du ministère et du travail, portant dans le monde le signe d'une royauté qui vainc en aimant jusqu'au bout.

- **Les blessures du monde :** Quelles sont les plaies de la société contemporaine que tu portes dans ton cœur sacerdotal ? Comment transfigures-tu la douleur de ceux qui souffrent (malades, chômeurs, désespérés) en prière et en offrande ?
- **Le voile déchiré :** En tant que prêtre dans le siècle, tu es appelé à être le point où le voile entre le sacré et le profane se déchire. Ta vie permet-elle aux autres d'accéder à Dieu ? Ta « manière de mourir » à tes ambitions révèle-t-elle aux autres que Jésus est le Fils de Dieu ?
- **La gloire dans le secret :** François cachait les stigmates. Toi, dans ton ministère et dans ta vie consacrée, cherches-tu la reconnaissance ou es-tu content d'être un « signe caché » de la royauté du Christ dans le monde, sans que personne ne s'en aperçoive, sinon Dieu ?

Méditation 9 : La Galilée de la mission (Mc 16, 1-8)

Les deux dernières méditations nous conduisent au-delà du seuil de la Passion, vers la lumière de la Résurrection et le mandat missionnaire dans le monde, en confrontant l'inquiète finale de l'Évangile de Marc avec le serein et glorieux « transit » de saint François.

Le mystère de la « finale suspendue » et le primat de la Parole

La conclusion de l'Évangile de Marc est l'un des textes les plus discutés et les plus fascinants du Nouveau Testament. Les manuscrits les plus anciens s'arrêtent brusquement au verset 8 du chapitre 16 : « Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient saisies de tremblement et de stupeur (*trómos kai ékstasis*). Et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur ». Cette finale « ouverte » n'est pas un oubli, mais un choix théologique précis de Marc. Il veut que le lecteur - et donc le prêtre disciple - devienne le véritable protagoniste du dénouement.

Le tombeau est vide, mais le Ressuscité ne se voit pas. Il n'y a que l'annonce d'un jeune homme vêtu de blanc : « Il vous précède en Galilée ». Pour Marc, la Galilée est le lieu de la vie quotidienne, du travail, de la sécularité. Dire que Jésus précède les disciples en Galilée signifie que la Résurrection n'est pas un événement à contempler dans un sanctuaire clos, mais une dynamique à vivre dans les rues.

Le mandat final, ajouté par la suite mais pleinement cohérent : « Allez dans le monde entier et proclamez l'Évangile à toute créature » (Mc 16, 15) souligne l'universalité de la mission. La royauté

du Christ n'est pas un privilège pour quelques-uns, mais un don pour le cosmos tout entier. La peur des femmes indique le « choc » que produit Pâques : la victoire de Dieu sur la mort est si radicale qu'elle déconcerte d'abord nos catégories humaines.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano : le Héraut d'un monde réconcilié

Thomas de Celano décrit les premiers pas de la mission de François et de ses compagnons comme une irruption de joie pascale dans la société de l'époque. François n'est pas un moraliste qui réprimande, mais un « témoin de la Galilée ». Au chapitre XV de la Vie Première, Celano décrit l'efficacité de sa parole, qui n'était pas faite de doctes discours, mais de puissance spirituelle :

« Sa parole était comme un feu ardent qui pénétrait au plus profond du cœur et remplissait l'âme d'admiration... Dans chacune de ses prédications, avant d'annoncer la parole de Dieu au peuple, il souhaitait la paix, en disant : "Que le Seigneur vous donne la paix !". Cette paix, il l'annonçait toujours avec une grande dévotion aux hommes et aux femmes, à tous ceux qu'il rencontrait ou qui venaient à lui. C'est pourquoi un très grand nombre de ceux qui haïssaient la paix et le salut l'embrassèrent de tout leur cœur, avec l'aide de Dieu, et devinrent eux-mêmes fils de la paix » (1Cel 23).

Celano insiste sur le fait que François vivait la mission comme un retour à la pureté de l'Évangile. Il ne cherchait pas des structures complexes, mais vivait « parmi les hommes », dans le siècle, comme un signe de la présence du Ressuscité. Sa mission n'était pas seulement pour les « bons », mais pour « toute créature », y compris les loups et les éléments de la nature, anticipant cette réconciliation universelle qui est le signe du royaume déjà présent.

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

« Il vous précède en Galilée ». En tant que Prêtres Missionnaires de la royauté, notre « Galilée » est le monde séculier, avec ses fatigues et ses résistances. Le prêtre de la Royauté est celui qui reconnaît le ressuscité dans les « lieux profanes », animant la réalité de l'intérieur par sa charité pastorale, attentif aux signes des temps, avec la richesse de sa vie intérieure (cf. Art. 26a).

- **La peur des femmes et notre résistance :** Souvent l'Évangile nous fait peur parce qu'il nous demande de sortir du « tombeau » de nos habitudes sacerdotales rassurantes. Quelle peur t'empêche aujourd'hui de témoigner que le Christ est vivant dans ton milieu de travail ou dans ta vie sociale ?
- **Précédés en Galilée :** Le Christ ne t'attend pas seulement à l'église ; Il te précède dans les structures du monde, dans les cœurs de ceux qui ne croient pas, dans les défis de la modernité. As-tu le regard capable de le reconnaître déjà à l'œuvre dans la société, ou penses-tu devoir toi-même l'y « apporter », comme s'Il n'y était pas ?
- **L'annonce de la paix :** François ne commençait pas par le jugement, mais par la Paix. Dans ton ministère séculier, es-tu un homme qui réconcilie, ou un homme qui divise ? Ta parole « brûle » -t-elle comme celle de François parce qu'elle est pascale, ou n'est-elle qu'une répétition lasse de doctrines ?

Méditation 10 : Le Transit et la royauté définitive – Vivre pour le Ciel (Mc 16, 19)

L'horizon eschatologique du royaume

La royauté du Christ dans l'Évangile de Marc a toujours un horizon futur, définitif. Lors de la dernière cène, Jésus prononce des paroles chargées d'attente : « En vérité, je vous le dis, je ne boirai plus jamais du fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le royaume de Dieu » (Mc 14, 25). Marc nous enseigne que la vie du disciple est un « intermède » entre la première venue du roi et le banquet final.

La conclusion « canonique » de l'Évangile décrit l'Ascension : « Le Seigneur Jésus... fut élevé au ciel et s'assit à la droite de Dieu » (Mc 16, 19). Cette « session » à la droite n'indique pas une absence ou un retrait de l'histoire, mais l'exercice de sa royauté universelle. Le prêtre, dès lors, n'agit pas en son propre nom, mais comme ambassadeur d'un roi qui a déjà vaincu, même si la victoire n'est pas encore pleinement manifeste. Vivre la royauté signifie vivre « les pieds dans la boue du monde et le cœur dans le ciel », en maintenant vive la tension eschatologique. La mort elle-même, dans cette perspective, n'est pas la fin, mais le « transit » vers la pleine participation à la dignité royale du Christ.

Le parallèle franciscain chez Thomas de Celano : le transit glorieux

Aucun texte n'exprime mieux la royauté pascale que le récit du transit de François écrit par Celano (Vie première, seconde partie, chapitre VIII). Là où le monde verrait un pauvre moribond nu sur la terre, Celano voit le triomphe d'un roi. François accueille la mort en chantant.

« Comme approchait l'heure de son passage... François appela ses compagnons auprès de lui et les exhorta avec une affection paternelle à l'amour de Dieu, à la patience et à l'observance de la pauvreté... Puis, étendu nu sur la terre nue, car en cette dernière heure il voulait être conforme en tout à son Seigneur crucifié, il leva les yeux au ciel et dit : "J'ai fait ma part ; que le Christ vous enseigne la vôtre" » (1Cel 108-110).

Celano décrit comment une multitude d'alouettes - oiseaux qui aiment la lumière - volèrent sur le toit de la maison au moment de sa mort, en chantant, bien que ce fût le soir. François meurt dans la « parfaite joie » parce que sa vie a été une suite ininterrompue. Sa mort n'est pas une perte, mais le sceau de sa royauté : il ne possède rien, et c'est pourquoi il reçoit le royaume tout entier. Celano conclut par une prière au Saint pour qu'il intercède pour nous, afin que nous puissions participer à sa propre gloire.

Pour le Prêtre missionnaire de la royauté du Christ

Notre consécration sacerdotale dans la sécularité n'a de sens que si elle est orientée vers l'éternel. La tension eschatologique de l'Évangile de Marc se reflète dans les Constitutions, avec l'engagement à vivre de telle sorte que toute activité soit orientée vers le royaume de Dieu qui doit venir (Art. 13b ; 19). Le Transit de François (1Cel 108) est le modèle de celui qui a dépensé sa vie pour le roi et attend avec joie l'étreinte définitive.

- **Le « je ne boirai plus »** : Es-tu capable de vivre les renoncements de ton état sacerdotal le regard tourné vers le « banquet nouveau » ? Ta vie est-elle un signe que le monde présent n'est pas tout, ou es-tu trop aplati sur les logiques de l' « ici et maintenant » ?
- **L'heure du transit quotidien** : François se dépouille sur la terre nue. Chaque jour, nous sommes appelés à un petit « transit » : mourir à notre orgueil, à nos prétentions, à notre « moi » encombrant. Comment vis-tu ces petites morts ? Avec tristesse, ou avec la conscience qu'elles sont la porte de la royauté ?
- **Assis à la droite de Dieu** : Dans ton ministère, fais-tu l'expérience de la force du Christ qui agit à travers ta faiblesse ? As-tu confiance que, malgré les échecs humains de l'Église et de la société, le roi est assis sur le trône et conduit l'histoire vers son accomplissement ?